



**HAL**  
open science

# Une errance interminable : voyages et marginalité d'un auteur équatorien et de son personnage

Anne-Claudine Morel

► **To cite this version:**

Anne-Claudine Morel. Une errance interminable : voyages et marginalité d'un auteur équatorien et de son personnage. HispanismeS, 2019. hal-04825721

**HAL Id: hal-04825721**

**<https://hal.science/hal-04825721v1>**

Submitted on 19 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

**« Une errance interminable : voyages et marginalité d'un auteur équatorien et de son personnage »**

**Introduction :** La thématique de ce colloque s'adapte particulièrement bien à l'analyse de la pratique et de la production littéraires du romancier Javier Vásconez, qui refuse catégoriquement d'être défini comme un auteur équatorien. Il est à ce titre un véritable « nomade de l'écriture ». Tout d'abord, il a beaucoup voyagé et écrit, en Espagne notamment, avant de se fixer dans son pays natal dont il cherche sans cesse à s'évader par l'écriture. Par ailleurs, l'analyse thématique, entre autres, de deux de ses romans, écrits à 20 ans d'intervalle, montrera que le mouvement, et l'une des conséquences qu'il peut engendrer et qui est l'instabilité, tant géographique que psychologique, sont au centre de stratégies que Javier Vásconez met en place pour devenir visible. Car il considère, à juste titre, que son pays et la littérature qui y est produite sont ignorés du reste du monde. Le déplacement constant des personnages mais aussi de l'écrivain lui-même, sont donc à envisager comme un moyen nécessaire pour mettre en relation une littérature confidentielle et produite dans un territoire exigü avec une littérature universelle associée à des espaces plus vastes. Javier Vásconez ne rêve pas seulement de grandeur et de renommée, il souhaite surtout nourrir ses textes (et rappelons que c'est l'un des sens premiers du terme « nomadisme ») à des sources extérieures qui permettront de reconfigurer une représentation figée de l'Equateur. Le pari est doublement ambitieux, car l'écrivain prétend d'une part pulvériser l'image d'une littérature nationale appauvrie par une tradition dépassée et il souhaite par ailleurs bouleverser la géographie nationale qui relègue l'Equateur au rang d'un minuscule pays latino-américain exotique aux yeux du reste du monde. L'errance, qui suppose le détachement d'habitudes de vie et de penser, devient donc un mode de fonctionnement incontournable pour accéder à une reconnaissance universelle et, plus paradoxalement, à une meilleure visibilité dans le champ littéraire.

**I. L'exil interminable ou l'évidence du déplacement :**

Avant d'analyser plus en avant les romans choisis pour illustrer le thème du nomadisme cher à Javier Vásconez, il faut s'attarder sur la nécessaire dimension nomade de l'écrivain. En effet, publier en Equateur revient à ne pas être lu ni connu, et ce pour de multiples raisons liées notamment à l'absence d'un système éditorial efficient, à la pauvreté d'une critique souvent partielle

et à un lectorat réduit<sup>1</sup>. C'est pourquoi le dernier roman publié par Javier Vásconez a été confié aux soins d'une maison d'édition espagnole, Pre-textos, en septembre 2016. L'écrivain a sillonné l'Espagne pour la promotion de son texte avant même d'en faire la publicité en Equateur. Depuis, il a multiplié les rencontres et discussions littéraires, qu'il suscite souvent lui-même, comme en témoigne par exemple ses déplacements estivaux à Salinas au Café Casa de Colores le 17 juillet 2017 et à l'Université des Arts à Guayaquil le 19 juillet. A Quito, il a réalisé de multiples *interviews* depuis la parution à l'étranger de son dernier roman, intitulé *Hoteles del silencio* : le 5 juillet sur les ondes de la radio de la Flacso (Faculté de Sciences Sociales), le 3 juin sur un stand de la foire du livre organisée par la Pontificia Universidad Católica del Ecuador, sans oublier ses très nombreuses interventions dans les journaux *La Hora*, *El Comercio*, *El Telégrafo*, *El Universo* et dans d'autres revues. Cette énumération, relayée largement sur la page *facebook* de l'écrivain, souligne son activité médiatique frénétique, doublée d'une activité éditoriale permanente si l'on s'intéresse aux innombrables rééditions de ses nouvelles et romans dans des éditions nationales, latino-américaines et espagnoles, sous format papier et numérique. Cette activité incessante d'éditeur, de publicitaire et de commentateur est indissociable de l'activité d'écriture car elle est indispensable à la survie même de l'écrivain qui dépend économiquement de la vente de ses textes puisqu'il est le seul écrivain de métier à part entière dans son pays. Toutefois, le déplacement fréquent de l'écrivain d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, et plus spécifiquement d'un continent à l'autre, n'est pas à assimiler à une errance, puisque le voyage est ici planifié, mais d'abord à une quête de publicité qui doit assurer la survie matérielle de l'auteur et ensuite à une tentative bien légitime de divulgation d'une production littéraire. Le déplacement est donc d'abord une stratégie pour combattre la confidentialité d'une œuvre écrite dans un pays « exigu »<sup>2</sup>.

Cela dit, il est tout à fait évident que le thème de l'errance est incontournable dans les romans et les nouvelles de Javier Vásconez, et ce pour des raisons autres que matérielles. Il est à mon sens indissociable de la quête de renommée qui doit assurer non seulement la survie économique de l'auteur mais également son inscription dans un parcours littéraire qu'il veut lui-même différencier de ce qu'il est convenu d'appeler « la littérature nationale ». En témoignent par exemple le titre de son premier roman, *El viajero de Praga* (1996), ainsi que le titre d'un ouvrage critique consacré à son œuvre, *L'exil interminable*<sup>3</sup>. Dans son premier roman, publié en 1996, le personnage principal est un médecin tchèque dont le parcours illustre un déracinement permanent. Plus qu'un tranquille voyageur, le docteur Kronz est tout à la fois un exilé, un réfugié politique, un inquiet au sens étymologique du terme, qui ne trouve de repos nulle part. Il fuit Prague, transite par Barcelone au gré d'un congrès médical et échoue finalement en Equateur, par hasard et peut être

<sup>1</sup> Voir l'article d'Anne-Claudine MOREL, « La critique et le système éditorial en Équateur : des obstacles pour les écrivains nationaux », colloque international *Histoires de la littérature et fragments de littératures oubliées : mondes américains en interaction*, Université Bordeaux Montaigne, 6 et 7 avril 2017 [ sous presse].

<sup>2</sup> « L'exiguïté » est une notion empruntée au chercheur canadien François Paré dans son ouvrage *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 1992, 175 p.

<sup>3</sup> VARIOS, *El exilio interminable, Vásconez ante la crítica*, Quito, Paradiso Editores, 2002, 202 p.

intrigué aussi par la manière dont un confrère équatorien évoque le « pays de ligne imaginaire » :

« De todos los lugares, ¿por qué había elegido éste precisamente? Es posible que hubiera venido al país más apartado del mundo, incluso al más olvidado, creyendo que aquí iba a realizar una labor extraordinaria. ¿O quizá fue un acto suicida, el haber hecho el viaje hasta aquí, pues a lo mejor venía huyendo de algo. [...] Tal vez había puesto el dedo sobre un mapa idealizado, cuando el azar quiso que se juntara con el doctor Cuesta en Barcelona. “¿Por qué no?”, se preguntó. Es justo lo que andaba buscando, una línea imaginaria. »<sup>4</sup>

La marginalité et l'errance du docteur Kronz sont le pendant d'un sentiment d'exclusion ressenti par l'écrivain lui-même, comme le révèle son ami Javier Ponce : « [...] había en él un desacuerdo que le conducía a la literatura, una exclusión en la cual refugiarse. « Si no fuera escritor, tal vez hubiese acabado como asesino », me dijo en alguna ocasión. »<sup>5</sup> Il faut revenir brièvement sur la biographie de JV pour comprendre son mal-être et son sentiment d'inconfort dans une société et un pays qui s'est modernisé fortement depuis la fin des années 60, au moment du *boom* économique pétrolier. Sa mère était l'un des derniers membres d'une aristocratie foncière qui n'a pas résisté à l'insertion de la nation dans un capitalisme développé par une bourgeoisie d'affaire. Le jeune JV a réalisé la plus grande partie de sa scolarité à l'étranger, en Angleterre et aux Etats-Unis, avant de consacrer sa jeune vie d'adulte à l'écriture, au cours de séjours en Europe, Espagne et France principalement. Le retour à Quito est lié au déclin économique de sa famille qui ne peut subvenir à ses besoins et doit vendre les biens fonciers qui assuraient autrefois sa splendeur, incarnée par la fabuleuse propriété de Capelo, au sud de la capitale. Le nomadisme de l'écrivain répond donc d'abord à une exclusion sociale, économique mais aussi existentielle, car le retour au pays est associé à un échec professionnel et personnel cuisant. L'écrivain, tout comme le personnage principal de son premier roman, doit convertir l'aller simple vers l'Equateur en réussite, sous peine de sombrer dans la mélancolie et la nostalgie improductives. Ce n'est d'ailleurs que dans « le pays de la ligne invisible » que le docteur Kronz parviendra à faire la synthèse des différentes personnalités qui le hantent. Son double Lowell, qui surgit à plusieurs reprises au long de son périple entre l'Europe et l'Amérique, n'est autre qu'un avatar du médecin, une variante des multiples personnalités qui instruisent le déséquilibre du personnage, partagé entre le souvenir d'une enfance heureuse au pays et le souhait d'accomplir de grandes choses :

<sup>4</sup> Javier VÁSCONEZ, *El viajero de Praga*, Alfaguara Ecuador, 2010, Quito, p. 75.

<sup>5</sup> Javier PONCE, « Javier Vásconez, atado a una máquina de escribir », in : VARIOS, *El exilio interminable. Vásconez ante la crítica, op. cit.*, p. 12.

**II. Instabilité et invisibilité :** j'ai parlé, dans l'introduction, de l'instabilité comme l'une des conséquences provoquées par le mouvement ; l'instabilité psychique et physique est inhérente aux personnages de Javier Vásquez. Elle est de surcroît renforcée par l'instabilité géographique suscitée par le nom du pays natal.

En este artículo se estudia el proceso de construcción de una identidad alternativa a la identidad nacional en dos escritores latinoamericanos contemporáneos: el chileno Roberto Bolaño (1953-2003) y el guatemalteco Rodrigo Rey Rosa (1958). En las dos últimas décadas del siglo XX, ambos escritores desarrollaron sus trabajos fuera de sus países de origen, integrando la condición nómada como un componente esencial de sus ficciones, sus relatos (auto) biográficos e imágenes públicas. Es cierto que en los dos escritores la influencia del modernismo y la poesía de vanguardia es evidente, pero también parece claro que los nuevos contextos producidos por la postmodernidad y la globalización han dado su actitud nómada una forma distinta y particular que acaso pueda permitirnos entender diversamente la situación de un sector importante de la literatura contemporánea de América Latina y la nueva posición de algunos escritores de esta región en nuestro mundo global.

### **III. L'hôtel, espace paratopique du nomade par excellence :**

Dans son dernier roman intitulé *Hoteles del silencio* (septembre 2016), il est à nouveau question du déplacement des personnages de l'Europe vers l'Equateur. La jeune Loreta a passé son enfance cachée dans des hôtels miteux de Madrid, où sa mère avait émigré pour subvenir aux besoins de la famille. La jeune fille, de retour dans son pays natal, n'a de cesse de retrouver le père de son enfant, un voyou croisé à Madrid, originaire comme elle d'Equateur. Ce pays est donc considéré comme un refuge, un espace qui permet aux personnages venus d'horizons lointains de se recentrer, de se concentrer sur leur inquiétude ontologique qui les caractérise tous.

**L'hôtel est espace ambigu, tout à la fois dangereux et protecteur.** A Madrid, Loreta qui est invisible parmi les émigrés clandestins et donc privée de tout droit, s'y fait violer par un voisin de chambre libidineux. Paradoxalement, c'est dans des hôtels qu'elle choisit de vivre sa passion pour son amant voyou. Son confinement dans des espaces de transit,

A Quito, l'hôtel est le lieu du crime

La multiplication des fictions autour d'un même personnage, celui du docteur , montre que l'étranger constitue un terreau fertile pour l'agencement d'une récit. Le médecin tchèque devient donc le motif principal d'une trame inventée, qui se tisse au gré des rencontres effectuées. La figure du voyageur permet précisément d'illustrer la spatiale évoquée par Dominique Maingueneau. Tout comme les bohémiens ou les solitaires<sup>6</sup> évoqués par ce dernier, le voyageur et l'exilé n'appartiennent à aucun lieu, ils sont en marge de la société, car ils sont de passage :

« La spatiale est celle de tous les exils : mon lieu n'est pas mon lieu, où que je sois je ne suis jamais à ma place. Ces deux figures majeures sont celle du *nomade* et du *parasite*, qui échangent constamment leurs pouvoirs. »<sup>7</sup>

Le docteur n'a pas d'attaches, pas de papiers susceptibles de confirmer son ou sa provenance. Il semble en marge de tout lieu et de toute époque, victime d'une erreur de parcours, à l'instar de , qui paraît déplacé dans l'hôpital, tout en donnant l'impression qu'il y a toujours vécu. Ce paradoxe donne tout son sens à l'expression utilisée par lui-même : le immobile.

Il sont des personnages de fiction qui voyagent d'une littérature à l'autre, d'une époque à une autre, d'un lieu à un autre. Ils incarnent un nomadisme qui sied à l'écrivain, car celui-ci a également fait l'expérience du qui prive des repères habituels. C'est cette fonction du qui nous intéresse ici. La justification d'une provenance et d'un but précis semble indispensable pour se libérer de la sensation d'étrangeté. n'y parvient pas, car il donne à ceux qui l'observent l'impression d'être en marge d'un temps et d'un lieu définis : « Al verlo uno piensa que se ha equivocado de época, de hospital, de mundo »<sup>8</sup>. L'absence de communication et l'imprécision identitaire confinent les personnages dans un exil intérieur qui complète la sensation de déracinement perpétuel. Le docteur reprend à son compte l'image du voyageur apatride et étranger au monde qui l'entoure dans une réflexion qui résume son existence à la dérive : « Su vida oscilaba entre las horas pasadas en la pajarería y las veladas domingueras con doña Encarna, dos puertos sin asidero posible. »<sup>9</sup> Puisqu'il a conscience d'être en marge du temps et de la vie, il était logique qu'il échoue dans un pays « en marge » : l'Équateur.

Le « » est apte à répondre aux vœux du docteur de disparaître, de s'effacer. Non seulement il transfère sa solitude sur les hommes et les femmes du pays, mais il projette également sur eux sa propre errance : « [...] secretamente se preguntó adónde iban ». Le sens de son voyage le préoccupe sans cesse. Toutefois, en saisissant les hommes et les femmes dans un mouvement continu (« caminando »), le docteur partage avec eux son nomadisme. Lorsqu'il se penche sur les motivations qui l'ont incité à rester, il se souvient de l'ardeur qui s'est emparée de lui. Il avait des

<sup>6</sup> Voir la citation p. 217.

<sup>7</sup> Dominique MAINGUENEAU, *L'analyse du discours littéraire, op. cit.*, p. 87 (en italiques dans le texte).

<sup>8</sup> Javier VÁSCONEZ, *El viajero de Praga, op. cit.*, p. 237.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 116.

projets de travail et exprimait l'envie de s'investir professionnellement dans un pays qui semblait convenir parfaitement à son tempérament de dépressif :

« Intentó recordar en qué momento cambió su vida. Cuando pisó por primera vez esta ciudad comprobó que al fin había llegado a un mundo con vastas posibilidades de trabajo, aunque desconocía lo que le deparaba el futuro. En ese tiempo la ciudad era una especie de refugio, un territorio al que vino a dar casi por una carambola del destino: sin ofrecer resistencia se había enamorado de su desamparo y de la tristeza congénita de sus habitantes, de sus mercados llenos de color y variedad, de sus calles tortuosas, de ciertos zaguanes abarrotados de restaurantes chinos, de los cafetines de segundo orden, de esas fondas donde se escucha una música idílica y un poco decadente. Con la perspicacia de quien ha visto mundo advirtió que la ciudad tenía una tristeza de domingo que quizás era también la suya. Y que pasarían muchos años antes de que se decidiera a salir de ella. »<sup>10</sup>

est une ville choisie en toute conscience par le voyageur aguerri (« perspicacia de quien ha visto mundo ») qui décide d'y poser ses valises. La ville est suggérée à travers cette description de carte postale : les petits espaces (« restaurants, cafetines, calles tortuosas, zaguanes, fondas ») y fourmillent comme autant de refuges potentiels. La tristesse inhérente aux habitants est source d'apaisement car elle s'harmonise à celle du docteur . Enfin, la mention des « vastes possibilités de travail » suggère la volonté de se conformer enfin à une vie « normale », avec un travail, un logement et quelques activités de loisirs. Mais le docteur ne peut pas devenir un personnage « normal », un *quidam* aux activités ordinaires dans un espace défini. Son statut de voyageur à la dérive le contraint à agir paradoxalement et à ne pas se soumettre aux caprices du hasard qui le ballote de ville en ville, de pays en pays. Ainsi, finit par rejeter le confort d'une vie toute tracée, rangée et ordonnée. L'occasion lui est donnée lors de l'épidémie de choléra qui sévit dans le pays. En pleine situation d'urgence, il fait le choix, en toute lucidité, de braver la mort et de continuer à agir au sein de ce milieu hostile qu'est devenu l'hôpital :

« Inesperadamente, y por sincera oposición al medio, el doctor decidió quedarse en el hospital. Ya no se aferraba a la idea inicial de ir hasta su casa en la Floresta para revivir una escena tantas veces imaginada, la del viajero que después de una larga ausencia vuelve a su hogar, escucha los ronroneos de su gato, en este caso Elmer, y acaba por instalarse con un vodka frente a su colección de bonsáis en el invernadero. Ahora lo contemplaba todo tras un poderoso cristal de aumento: vivía en contacto directo con la

<sup>10</sup> *Ibidem*, p.194 (c'est nous qui soulignons).

duda. Porque en esos días de peste la vida se mantenía bajo el signo de esta duda. Y el doctor opinaba que una enfermedad es una forma de poner en duda el sentido de la vida. Con el tiempo empezó a considerar su existencia como una sucesión de dudas y requiebros. »<sup>11</sup>

Le personnage apparaît ici comme un héros. En pleine crise sanitaire, il entend lutter et affronter un milieu et des conditions hostiles. Proche, ici, du docteur Rieux de *La peste*, il manifeste une lucidité inhabituelle traduite par l'image du verre grossissant à travers lequel il perçoit la réalité. L'originalité de cette image tient au fait que la réflexion spéculaire n'utilise pas ici le motif du miroir mais de la loupe. La quadruple occurrence du substantif « *duda* » est significative : le doute, opposé à la certitude et à la conviction, est le moteur de la vie et des actes du médecin. Il est le gage de sa liberté d'agir en dépit du danger représenté par la maladie. En choisissant de rester dans un hôpital débordé et potentiellement dangereux pour les malades et pour lui-même, le médecin fait la preuve de sa liberté. Il est conscient qu'il est guidé par les caprices du destin (« un territorio al que vino a dar casi por una carambola del destino »<sup>12</sup>), mais par son choix de combattre la maladie, il manifeste son libre-arbitre : « Y el doctor opinaba que una enfermedad es una forma de poner en *duda* el sentido de la vida »<sup>13</sup>. Le docteur a le choix entre le confort et la sécurité de sa maison, et le risque encouru à l'hôpital. Il prétend éprouver le sens de la vie en prenant la décision de braver le choléra.

L'endroit où il prend cette décision cruciale répond précisément à son besoin de rompre avec l'image traditionnelle du voyageur qui rentre chez lui, tel Ulysse. Son combat contre la maladie est présenté ici comme le prolongement de son errance. Elle donne un sens et un but au *entrepris* depuis si longtemps. L'Équateur n'est pas envisagé comme une terre d'asile ni comme un havre de paix. Il est plutôt l'espace parfait pour accomplir une « tâche extraordinaire », en dépit de l'qui le frappe :

L'abondance des questions formulées au style direct et indirect souligne l'état de doute permanent dans lequel le médecin a choisi de vivre. Le doute est formulé par une multitude d'adverbes et de locutions qui évoque également l'incertitude : « es posible que », « quizá », « tal vez », « a lo mejor ». La ligne imaginaire est elle-même une métaphore du doute, car elle ne renvoie à aucune réalité géographique précise. L'Équateur est donc le pays qui répond le mieux aux attentes du médecin. Son lui garantit la possibilité de réaliser quelque chose d'extra-ordinaire.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 265 (c'est nous qui soulignons).

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 194.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 265.

III. Une quête de sens, une « démarche » avec un objectif identitaire et une nouvelle résolution de l'équatorianité (parade contre le projet national métis et de la diversité)

**Conclusion** : La littérature de Javier Vásconez s'inscrit ainsi dans la lignée des « littératures combatives », selon l'expression de Pascale Casanova qui entend saisir « les phénomènes nationalistes et littéraires en tant que productions à la fois et inséparablement nationales et internationales »<sup>14</sup>. Et c'est bien une nouvelle définition de l'équatorianité qui émerge ici, saisie dans le mouvement incessant entre les frontières nationales et un espace non national. Je préciserai, pour avoir recueilli sa parole et lu ses textes, que cet écrivain ne milite en aucun cas pour un nationalisme littéraire et moins encore pour une internationalisation de la littérature. Il n'est pas un écrivain engagé dans ce sens, ni dans aucun autre. Il réfute l'adjectif « national » accolé à auteur, de même qu'il rejette l'idée de contribuer à une quelconque équatorianité, identité nationale ou identité culturelle. C'est donc malgré lui qu'il contribue à révéler, selon moi, une autre représentation de l'Equateur dont il n'est pas question de préciser ici si elle est partagée par d'autres intellectuels de la nation. C'est l'objet d'une autre analyse.

Conclusion : prise en compte de la croyance nationaliste et son dépassement dans une conception relationnelle et universelle de la littérature mondiale (Casanova 31) M Mauss)

Revenir sur la définition d'une nouvelle équatorianité comprise comme une mise en relation avec l'international ; les ponts entre Quito et de grandes villes européennes ou américaines, la géographie bouleversée, la mise en scène des grands noms de la littérature en Equateur donne à celle-ci une dimension autre, ouverte, supra-nationale. Littérature post nationale (catégorie...)

---

<sup>14</sup> Pascale Casanova (Ed.), *Des littératures combatives. L'internationale des nationalismes littéraires*, Editions Raisons d'agir, Paris, 2011, p. 12.